

Esprit - N° 7. Année 1933

Chronique Littéraire

AVEC LES INTERCESSEURS

par Georges DUVEAU

Nous vivons en ce moment des journées lourdes, toutes chargées d'histoire : nos soucis d'art, de littérature s'estompent. J'assistais récemment à une de ces soirées d'avant-garde qui ont lieu chaque lundi au Cinéma Falguière : au programme figurait la présentation de plusieurs films musicaux dont l'intérêt, techniquement et artistiquement, était certain. (Nous avons pu, en particulier, admirer un dessin animé russe *La Poste*, d'une virtuosité, d'une maîtrise, d'un charme étonnants). D'autre part une chanteuse réaliste que les disques commencent à populariser se faisait entendre : cette fille rousse, mal bâtie, dont les origines judéo-allemandes s'affirmaient brutalement, manquait peut-être de naturel, mais non d'habileté et ses mimiques témoignaient de recherches savantes, d'une intelligente ténacité. Un public compréhensif et averti suivait ce spectacle ; mais une chose me frappait, il ne réagissait véritablement que devant les deux thèmes de la guerre et de la mort : cet air final de *l'Opéra de Quat' Sous* qui évoque les souffrances, la bêtise et la fatalité de la vie que mènent, à travers l'Empire, les soldats de Sa Majesté Britannique, souleva un véritable délire. Délire sans joie. Toutes nos pensées reviennent vers un champ immense semé de croix de bois, vers une terre labourée par les tanks. Dimanche dernier je prenais l'apéritif à la terrasse des *Deux Magots* : un air nacré, printanier, un soleil tiède qui vernissait les lierres campagnards du presbytère accolé à Saint-Germain des Prés : à côté de moi quelques personnages assez illustres des lettres contemporaines. Mais ni la tendresse de la

normand, taillé en cuirassier, par ailleurs ravagé par la névrose, se consumant sur quelques pages dans sa propriété solitaire de Croisset, s'octroyant des maîtresses d'une façon timide, précautionneuse et goulue qui fait songer invinciblement à un potache, voilà, dira-t-on, un beau type d'inhumanité. La littérature est faite de chair et de sang. Léon Daudet qui abat son *Voyage de Shakespeare* en trois semaines, se dresse contre Flaubert, oppose l'épanouissement heureux de la création aux affres du style. Gide lui-même, (et de la part de cet écrivain mesuré le jugement semble prendre un caractère de juste arbitrage) en établissant un parallèle entre Barbey d'Aureville et Flaubert, conclut pour le premier contre le second. J'admire la virtuosité d'Aureville, ce cliquetis verbal, cette richesse qui en font le précurseur magistral, inégalé, de notre littérature précieuse et furibonde des années 1920. Flaubert est pauvre à côté de Barbey d'Aureville. Mais pauvreté ne signifie pas impuissance et, dans la contrainte de Flaubert, il y a plus de grandeur que dans les oripeaux éclatants du maître de Saint-Sauveur le Vicomte. Valognes a plus de race que Croisset. La lande de Lessay est plus peuplée de grands fantômes que le village de Yonville où les ruelles de Nogent-sur-Seine. Mais j'aime, chez Flaubert, en dépit du procédé du gueuloir, une rupture avec le style oratoire, avec l'effet, une discipline qui rehausse et renouvelle la pensée. Aussi bien le même Gide a écrit quelque part qu'il faut savoir, dans la hiérarchie des respects, des admirations, préférer à Stendhal Flaubert. (Je fais ces citations de mémoire, je crois respecter en substance la pensée de Gide, mais je demande à mes lecteurs de ne pas être trop sévères pour la traduction que je donne de cette pensée). A quinze ans le style nu, cursif, militaire et algébrique de Stendhal m'enchantait ; à vingt-cinq ans j'ai goûté davantage le nombre de Flaubert. Est-ce adhésion à l'artifice littéraire ? Je ne crois pas. Stendhal est un grand adolescent triste qui se refuse à briser son monologue. Il ignore son temps et il ignore la poésie. Dans ses derniers *Cahiers*¹ Barrès cite un mot de Sainte-Beuve qui fixe bien les limites de Stendhal. « Il est trop pressé de supprimer ces régions vastes, un peu vagues, ces espaces intermédiaires, séjour des vents, des rayons et des nuages, l'atmosphère en un mot où la poésie respire et se complait ». Il ne faut pas diminuer Stendhal dont le charme ne s'épuisera pas mais il faut comprendre que Flaubert, si peu romanesque, si

1. tome V. Plon édit.

sédentaire qu'il ait été, a connu plus profondément les grandes harmoniques de l'art, de la sensibilité des hommes.

Flaubert pensait que le dernier mot de la morale, c'était de se découvrir méthodiquement et d'obéir aux tendances les plus caractéristiques de son moi. Flaubert était spinoziste ; il pratiquait cette philosophie qui refuse de donner à l'acte humain des notes, bonnes ou mauvaises, selon un système de références réglé à l'avance, fourni par telle ou telle religion, par telle ou telle force sociale. On connaît l'éclat de la tradition spinoziste. Goethe, par l'entremise discrète de Jacobi, fut le grand disciple de Spinoza. Gide a écouté, — et avec quel bonheur, — la leçon de Goethe ; et aujourd'hui Thomas Mann continue cette lignée : dans un fragment d'autobiographie Thomas Mann a déclaré très haut tout ce qu'il devait à Gide ; d'autre part, tant par son aisance, sa sûreté, sa masse que par sa sérénité hautaine, l'œuvre de Mann rappelle celle de Goethe. J'ajoute enfin, pour préciser l'intimité de cette grande famille intellectuelle, que Flaubert a été tout pénétré de Goethe, et ce ne sont pas là paroles en l'air. On ne lit pas l'*Éducation* sans songer à *Wilhelm Meister*. Les ressemblances sont si profondes que Du Camp, à la lecture de la première *Éducation*, disait aigrement à Flaubert : « Prends garde on va dire que tu as copié presque textuellement *Wilhelm Meister* ».

J'en reviens à Gide ; je n'ai pas la prétention d'épuiser le débat engagé autour d'André Gide, mais l'auteur des *Nourritures Terrestres* est d'une taille qui dépasse le commun, et nous avons toujours profité à méditer ses livres. J'ai vu Gide à travers Goethe, non à travers Nietzsche. Comprenons bien qu'il existe deux sortes d'inquiétude très différentes. Il y a l'anxieux qui chérit son angoisse, se complait dans une délectation morose et sur ce monde affreux, dans lequel il se sent solitaire, brode une esthétique des variations littéraires plus ou moins heureuses. Il y a en second lieu cette inquiétude naturelle qui naît chez l'homme quand il découvre sa fragilité, la faiblesse de ses moyens d'investigation intellectuelle : cette dernière inquiétude est l'aiguillon de toute science, de toute connaissance. On a voulu cerner Gide dans la première, lui proposer, comme d'Aureville à Baudelaire, le dilemme du revolver ou du Crucifix ; on n'a pas — Ramon Fernandez excepté — voulu mettre l'accent sur les préoccupations scientifiques de Gide, sur son goût de l'histoire naturelle. Du détachement de Nathanaël des formes habituelles de la famille, de la société, à l'adhésion au soviétisme, le chemin de Gide est, somme toute, rectiligne.

Je rappelais ici même que la Russie stalinienne construit une civilisation antihistorique, technique. (Je pense que nos encyclopédistes du XVIII^e siècle auraient battu des mains devant cette construction). Gide, qui est le type même de l'anti-historien, à l'inverse de Dostoïewski, qui était mangé d'histoire, se rallie tout naturellement au bolchevisme. Je comparerais volontiers le voyage au Congo de Gide au voyage en Italie de Goethe : deux expériences de libération et de rajeunissement, deux visions élargies de l'humain, du problème social. Mais il y avait chez Goethe une habileté et une musicalité qui manquent à Gide. Gide reste sec, un peu austère, c'est un Goethe laïcisé. Le sage de Weimar se refusait à discuter de l'immortalité de l'âme, laissant avec mépris ce sujet aux vieilles filles morfondues, mais il était heureux de sentir encore dans le monde la flamme assoupie du catholicisme. Ses arrières-pensées catholiques irritaient même au plus haut point Benjamin Constant. Gide a fait plus brutalement le procès du sacré. Inutile de dire que je ne le suis pas dans ce procès. Je ne me range pas du tout parmi ces catholiques qui, exagérant à plaisir le côté Satan de Gide, lui disent : « Mon pauvre ami, ce que vous devez vous sentir malheureux ! Et vous êtes tellement ignoble qu'il va falloir venir avec nous au plus tôt ». Mais ma table des valeurs n'est pas celle de Gide, je n'accepte pas ses sévérités vis-à-vis de Barrès : lorsqu'on lit le dernier volume des *Cahiers* de Barrès on s'aperçoit avec quel sérieux, quelle honnêteté d'esprit Barrès suivait la vie parlementaire, l'évolution du pays, le travail de l'histoire. C'est entendu, Barrès a fait, de la patrie, d'une certaine méditation des morts, un exercice de haute hygiène intellectuelle, mais c'était là l'aboutissement d'un désespoir dont les raisons profondes ne manquaient pas de noblesse. Gide s'est libéré : il y a tout de même dans cette libération quelque artifice, — non de pensée, je crois à l'entière bonne foi de Gide, — mais de méthode, en ce sens que tous nos raisonnements philosophiques sont enmurés, que le jour où nous faisons une brèche dans le mur pour nous installer soit dans le bonheur, soit dans l'adhésion active à un moment historique, nous n'avons plus à faire les fiers logiquement. Le livre que Léon Pierre-Quint a consacré à Gide¹ s'achève sur un hymne au progrès qui est tout à fait dans le ton gidien ; l'hymne est grand, mais est-il raisonnable, justifiable ? On ne peut pas évoquer aujourd'hui Gide sans parler de son dernier commentateur : Pierre-

1. Léon Pierre-Quint. André Gide. — Stock édit.

Quint a écrit un ouvrage très dense qui contient en particulier sur la vie de Gide des renseignements exceptionnellement intéressants ; il a systématisé l'œuvre et la méthode de Gide, sans trop d'arbitraire. Chose amusante, si on peut dire que Gide est un Goethe laïcisé, on peut définir la pensée de Léon Pierre-Quint : du bergsonisme laïcisé. Pierre-Quint situe, dans de petites phrases claires, d'apparence ténues et comme volontairement superficielles, les mouvements de pensée les plus ondoyants, les durées les plus délicates ; il écrivit jadis un petit traité de désespoir et d'adolescence meurtrie, *En Personne*, comme il aurait établi un bilan bancaire. De là la sécurité de Pierre-Quint et en même temps ce mouvement d'impatience que les amateurs d'orgues laissent échapper devant ses livres, devant ses études critiques. La familiarité de Pierre-Quint avec Bergson l'a amené à une interprétation assez curieuse de l'acte gratuit de Gide ; il l'a considéré comme l'acte véritable, l'acte libre, celui représentant la personnalité maxima de son auteur. Je ne crois pas que Pierre-Quint ait entièrement raison. Il y avait pour Gide, dans l'acte gratuit, quelque chose de baroque, de saugrenu, une entorse faite sarcastiquement à l'ordre du monde. Je pense que nous sommes très loin de cette découverte en profondeur du moi, telle que l'a conçue Bergson, découverte qui préface une action libre. Je me hâte d'ajouter qu'en vieux cartésien, en lecteur impénitent de ces traités des passions qui fleurissaient au début du XVII^e siècle, je ne me fais de l'action ni une image gidienne, ni une image bergsonienne. Mais j'ai tenu à insister à la fois sur l'effort de synthèse et sur les directions originales de cette synthèse qui caractérisent le travail de Léon Pierre-Quint.

J'ai parcouru avec plaisir ce chemin qui va de Flaubert à Gide. Barrès jeune adressait à des « intercesseurs » — Benjamin Constant, Sainte-Beuve, Baudelaire, — des prières qui devaient le vivifier. Je ne sais jusqu'à quel point mes lecteurs goûtent ces retours sur le passé, ces grands examens idéologiques, je les crois particulièrement nécessaires dans les temps que nous traversons. Au moment où j'achève cette chronique, je vois s'aligner dans le soir bleu les pelotons de cavalerie de la Garde Républicaine chargés de défendre un ordre menacé. Paysage de crise. Lorsque les civilisations craquent, lorsque les foules décimées demandent à leurs chefs des mots d'ordre, il faut que ces chefs, ayant vécu dans le commerce des sages et des grands de l'esprit, soient capables d'accomplir d'un cœur ferme le cycle qui va de la méditation à l'action. Georges DUVEAU.